

*ils construisent la ville*  
*et ils construisent les êtres.*

quand tu t'assois c'est  
la fin. quand tu regardes c'est latent, l'attente.  
la voute forme un trou net et bleu dans le ciel. plus  
d'horizons. enfin plus trop  
à part une grosse fumée  
au loin.

*tu pensais que le monde s'enterrerait  
lui-même à la fin?  
je n'y pensais plus.*

par la fenêtre il n'y avait plus personne pour  
appeler les autres. on s'était tous donné rendez-  
vous là où on allait avant sauf que maintenant ce  
n'est plus rien. et on attend, que le temps passe à  
nouveau pour reprendre nos vies. ailleurs. quand  
j'ai vu le feu je l'ai hurlé aux autres et tout le  
monde a laissé ce qu'il faisait pour aller voir, avec  
de l'espoir dans le ventre. puis rien. les bras  
tombent.

*bon, on rentre...*

ne rien faire quand le temps ne passe plus c'est  
comme accepter d'être déjà mort parce que nulle  
part je n'ai trouvé un souffle, un train qui gronde,  
ou une porte qui claque de colère.

la nuit on installe des grands lits dans la pièce principale pour former un dortoir pour tous. c'est idéal. c'est là qu'on se sent le mieux, comme à l'abri de la voix terriblement silencieuse qui maraude dehors. ce soir-là ils ont soufflé dans des tubes en bois. c'était joli. des monstres qui veulent s'échapper, le tourment intérieur qui se tortille et vient chanter des mots dissonants. à un souffle. au sien. le langage du souffle ressemble au langage des yeux mais il pince moins au coeur. il caresse la joue.

ici le langage des mots n'existe plus. à force de se taire les gens sont devenus presque muets, parce que parler dans le silence qui amplifie la voix rend trop présentes les idées. c'est comme ça que j'ai appris à me taire, pour rencontrer des regards et des souffles qui disent mille choses. ainsi la ville et les gens ont un langage commun. un unisson comparable à une osmose. Tout entendre. le moindre tremblement est un message que longtemps on avait oublié d'écouter. regarde le soleil. regarde mes yeux. pose ta main sur mon oreille. dis-moi. la nuit on

lit des livres sous les grands draps. parfois je  
m'arrête et j'écoute la lecture intérieure des autres.  
tous ces mots qui attendent d'être dits dans toutes  
ces têtes au même endroit et au même moment. j'y  
vois la fuite de quelqu'un qui a peur,  
le coeur et l'âme en peine, les montagnes pour  
atteindre des sommets et se faire prendre par le  
vent, une femme dans son salon qui regarde par la  
fenêtre une jeune fille et un enfant.  
j'ai tout lu de ces livres  
dans le silence du monde.

il y a un endroit qui rappelle les photos dans les  
grottes sur la plage. il fait un trou dans le mur,  
pour la lumière, et le rayon devient une image. le  
mur c'est la vue de dehors. je n'y ai jamais été mais  
le lieu orangé m'y emmène chaque fois.  
ils ont enfermé la ville sous une bâche blanche. je  
n'ai pas osé la tirer comme un rideau, on m'aurait  
vu. depuis l'intérieur il n'y a personne. ce sont les  
restes de quand quelqu'un y venait l'après midi  
faire une sieste comme sous un arbre. un somme  
romantique. désespéré. les yeux ébahis sous la  
paupière.

*viewers slip into reveries*

*of subject and object,  
of self and substance in intimate confrontation.*

ils ont fermé la ville. fermé le dehors dans le  
dedans. un néant concentré. l'image s'est  
brusquement envolée parce que la porte grince et  
le vent emporte certaines choses.

précautionneusement il oublie les choses lourdes  
comme les immeubles, dérange celles qui hésitent  
comme les livres (les pages tentent de fuir mais ne  
font que défiler dans un bruit de bord de mer), et  
les cheveux fins. le reste s'en va. le vent c'est pour  
nous dire de courir après ce qui s'efface, mais  
depuis le silence ici, il se fait rare. alors chaque  
bourrasque est un spectacle.

les ruines sont couvertes de plastique. bleu ciel.  
gris. transparent. attendre. depuis qu'on a arrêté de  
parler les nouvelles idées se sont enfuies. la ville  
patiente et on ne fait rien pour la sauver. j'ai dit  
qu'il fallait changer quelque chose, parce que la  
ville pour toujours demeure invisible sans  
quelqu'un pour la regarder, la penser et marcher  
dedans. j'ai proposé de construire quelque chose.  
un bouquet de fleurs ou des tours avec des cailloux  
plats. si on fait tous des petites montagnes on leur

donne à chacune une âme et le jardin minuscule  
aura l'air de sourire un peu.

le matin il a plu quand j'ai ouvert les yeux et les  
cailloux étaient mouillés. quand on les prend dans  
nos mains ils ont déjà absorbé l'eau et semblent  
différents. tout le jour les tours ont grandi et  
quand on s'arrêtait pour souffler et regarder  
de loin on aurait presque dit que c'était beau. ça  
donnait envie de regarder les yeux des autres et de  
poser une main près de leurs coeurs pour vérifier  
s'il battait très vite comme le nôtre. la danse des  
âmes n'a pas besoin d'être dite car je la sais. je la  
rencontre dans les tentatives à sauver la ville.

quand je cours le béton murmure un tremblement  
qu'il est trop tard pour arrêter, qui s'en va se  
perdre dans les oreilles des autres  
et dit:

*on est vivants.*

c'est le message de la ville. c'est le même  
tremblement que quand on construit les  
montagnes tous ensemble.

avec le temps qui ne passe plus les anciennes ruines  
ne changent pas et ont toujours une allure vide de  
rien. de jamais. nos montagnes elles restent  
vibrantes parce que parfois un caillou plus petit  
glisse avec le vent. la mousse turquoise des arbres  
qu'on ne connaît plus trop s'y pose et vient ronger  
les heures. et le temps passe à nouveau. et les êtres  
existent un peu.